

Sant'Egidio, la « petite ONU du Trastevere »

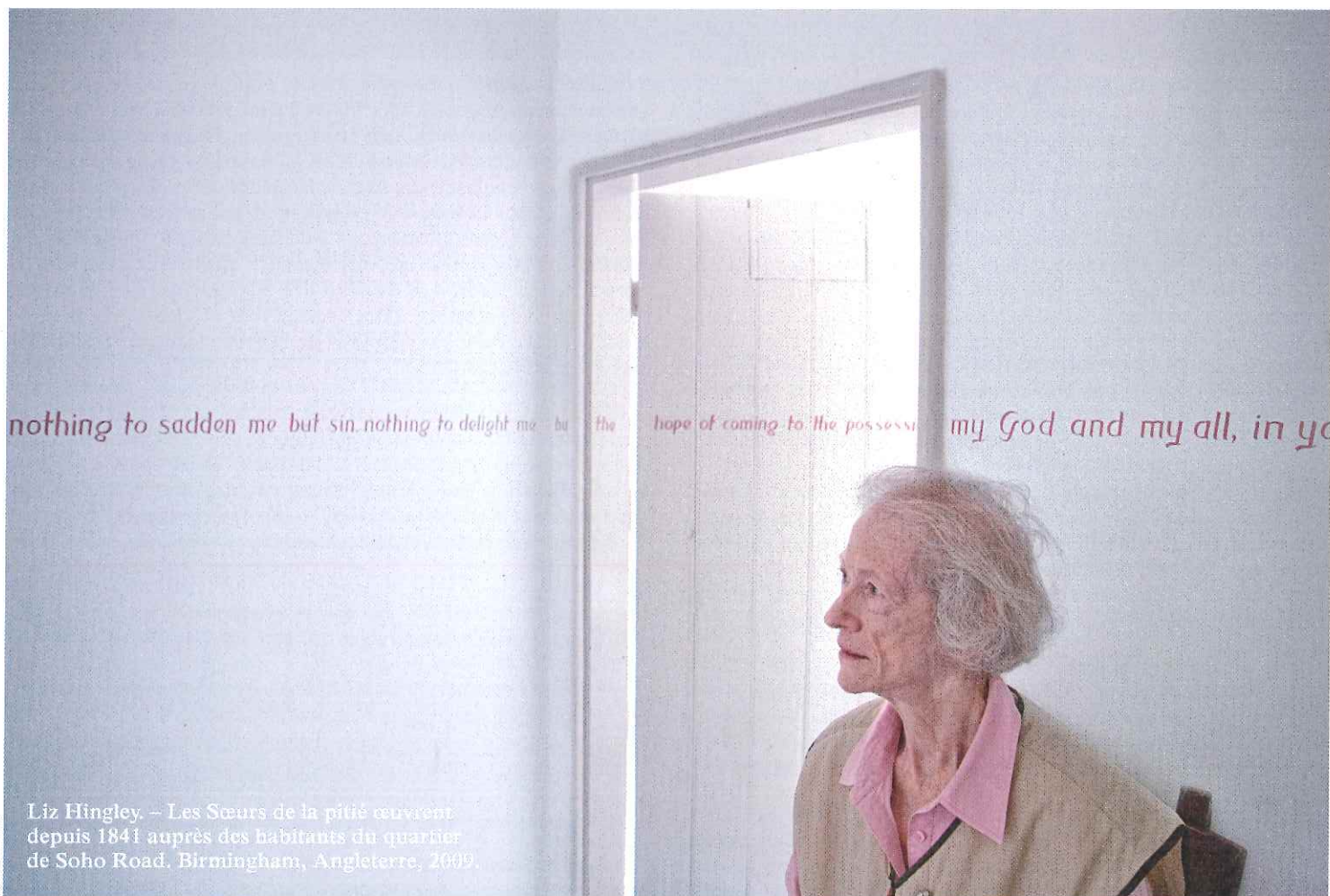
Créée et installée dans les faubourgs de Rome, la communauté chrétienne de Sant'Egidio s'est spécialisée dans la résolution pacifique des conflits. Elle s'est notamment illustrée comme médiatrice entre des parties en lutte sur le continent africain.

Par Philippe Leymarie *

C'EST EN 1968 À ROME, la capitale du catholicisme, qu'est née la communauté Sant'Egidio, à l'initiative de M. Andrea Riccardi, un jeune bourgeois – son père présidait une banque – qui, bien qu'élevé dans un climat familial tolérant, étranger à la Démocratie chrétienne, s'était passionné pour l'Évangile et les théologiens du concile Vatican II (1) plutôt que pour *Le Capital*. Il considérait les odes soixante-huitardes enflammées comme « abstraites » ou « dépassées », mais ne se satisfaisait pas non plus d'une Eglise jugée « lointaine ».

Au lieu de « s'établir » en usine, comme le préconisaient les « maos », M. Riccardi partait en Vespa à la découverte des *borgate*,

* Journaliste.



Liz Hingley. – Les Sœurs de la pitié œuvrent depuis 1841 auprès des habitants du quartier de Soho Road, Birmingham, Angleterre, 2009.

Sant'Egidio, la « petite ONU du Trastevere »

les baraques de la banlieue pauvre : « C'était traumatisant, se souvient-il. S'immerger dans ces bidonvilles, avec leur vie violente, c'était comprendre que le tiers-monde était dans Rome. La tromperie de la ville bourgeoise consiste à ne pas montrer les pauvres. On avait développé une lecture de la banlieue comme un grand désert où le peuple de Dieu était destiné à entendre l'appel, à marcher vers la Terre promise. On commençait à bâtir des communautés dans la banlieue : libres, autonomes, évangéliques, avec des femmes (sur lesquelles la marginalité pesait encore plus), des travailleurs, des jeunes au chômage... »

Trente ans plus tard, en cette année 2000, la communauté rassemble une trentaine de milliers de membres – elle en compte 75 000 en 2015. Elle a essayé dans vingt-cinq points de Rome, mais aussi dans une trentaine de pays – et plus du double maintenant –, où des centaines de groupes de base se réclament de son esprit. L'amitié avec les pauvres, restée un des fondements de la communauté, a conduit Sant'Egidio – du nom de l'ancien monastère romain où se trouve son siège, dans le quartier du Trastevere – à « mieux comprendre que la guerre est la mère de toutes les pauvretés ». Et, pour éviter que ses projets d'aide humanitaire soient ruinés par les combats, à jouer un rôle de « facilitateur » ou médiateur dans les conflits fratricides au Mozambique, au Guatemala, en Algérie, dans les Balkans – et aujourd'hui au Burundi, en Ouganda et en Centrafrique.

Ces diplomates éclairés de Sant'Egidio, ces croisés de l'an 2000, pour qui tous les conflits mènent à Rome, ces diplomates sans frontières, inventeurs de paix ou ambassadeurs sans titres, ont séduit de nombreux médias, et acquis une réputation de magiciens auprès de chefs d'Etat, seigneurs de guerre et responsables politiques du monde entier – ce qui vaut à la communauté ce surnom de « petite ONU du Trastevere ». « On trouve dans le monde des gens qui prient. D'autres qui font la charité. D'autres encore qui sont engagés sur le terrain diplomatique. Mais les trois activités intrinsèquement liées, c'est unique, et cela les aide à garder les pieds sur terre lorsqu'ils s'occupent d'international », juge M. Jean-Dominique Durand, alors conseiller culturel à l'ambassade de France auprès du Saint-Siège (2).

Des bénévoles dotés d'un génie du dialogue et de la médiation

LES MEMBRES de la communauté font visiter avec gourmandise les salles, chapitres, réfectoires et caves de l'ancien carmel de la place Sant'Egidio qui leur sert de quartier général. Ou l'ancienne église des carmélites, transformée en salle de banquet pour les pauvres à Noël. Et surtout la sympathique petite cour ombragée par des bananiers, qui a servi à tant de conciliabules, et qu'ont fréquentée le Congolais Laurent-Désiré Kabila (décédé en 2001), le Rwandais Paul Kagame, l'Ougandais Yoweri Museveni, le Brazzavillois Denis Sassou Nguesso, la secrétaire d'Etat américaine de l'époque Madeleine Albright et son homologue français Hubert Védrine, le Kosovar modéré Ibrahim Rugova (mort en 2006), l'ex-président soviétique Mikhaïl Gorbatchev, et bien d'autres.

Autre lieu qui fait leur fierté et reste leur raison d'être, insistent-ils : la mensa, via Dandolo – une « soupe populaire » qui sert chaque jour 1 800 repas gratuits. Les exclus de la capitale romaine, sans-domicile-fixe (SDF) ou immigrés souvent sans papiers, peuvent également y suivre des cours, emprunter des livres, bénéficier d'une aide administrative et de boîtes postales.

Non loin de Sant'Egidio, les membres de la communauté se retrouvent chaque soir à la paroisse Santa Maria du Trastevere, pour une prière collective, publique, souvent chantée à la façon des chrétiens d'Orient,

avec une assistance toujours nombreuse. « Nous étions les extrémistes de l'Eglise – des extraecclésiaux, comme il y a les extraparlamentaires, raconte M. Riccardi à propos des débuts de la communauté. Nous pensions que, si nous étions vraiment des chrétiens, le monde serait changé, et que l'Eglise serait réformée. » Ils en sont toujours là...

Mais c'est à leur entree diplomatique que les bénévoles de Sant'Egidio – chacun exerce par ailleurs un métier – doivent leur aura : un carnet d'adresses et un savoir-faire enrichis au fil de plusieurs décennies de militantisme social ; un génie du dialogue et de la médiation qui leur a fait accomplir un « miracle » au Mozambique, et remporter bien des demi-succès ailleurs dans le monde (3).

La paix au Mozambique, chef-d'œuvre de Sant'Egidio

D'ESORMAIS très courtisés, ces experts en diplomatie se défendent d'appliquer des recettes toutes faites. Plutôt un savoir-faire, ou une sorte de « grammaire » (4). D'abord, savoir utiliser comme une force la faiblesse de la communauté elle-même : « Elle ne peut ni mobiliser une armée ni signer des chèques mirobolants, explique M. Mario Giro, un des piliers tout-terrain de l'équipe, à l'époque permanent à la Confédération internationale des syndicats libres (CISL) et devenu en 2013 secrétaire d'Etat adjoint aux affaires étrangères au sein du gouvernement italien. Elle n'a pas d'autre intérêt que celui de la paix, pas d'autres armes que sa sincérité, sa culture de l'amitié, ou la confiance qu'elle peut inspirer grâce à la connaissance acquise auprès des belligérants. »

Ensuite, tenter d'obtenir des acteurs, dans un premier temps, qu'ils admettent au moins qu'ils sont fils du même pays. Une reconnaissance mutuelle indispensable : il faut être au moins deux pour commencer à se parler. En outre, l'isolement ou la solitude d'un groupe, d'un parti, d'un homme peut les rendre fous et déclencher ou prolonger la guerre, comme au Mozambique, où la Résistance nationale du Mozambique (Renamo), d'Afonso Dlakhama, s'enfermait dans ses fiefs ethniques, recourait de plus en plus aux expédients, et reculait régulièrement les bornes de l'horreur, à la manière des rebelles libériens ou sierra-léonais (5). Il avait fallu quelque courage pour oser associer à un règlement politique celui qui, aux yeux de la communauté internationale, faisait figure de pestiféré...

Démarche difficile de reconnaissance mutuelle aussi dans le cas algérien – pour la rédaction de ce qui allait devenir la « plate-forme de Rome » (6) –, où les divergences identitaires étaient profondes entre « éradicateurs », accusés d'être « du parti de la France », et islamistes, traités de « fils de l'Iran ou de l'Afghanistan » ; entre traditionalistes et modernes, francophones et arabophones, etc. Tentative tout aussi péril-

(1) Le concile Vatican II, réuni par le pape Jean XXIII de 1962 à 1965, a été considéré comme celui de l'ouverture.

(2) Professeur à l'université de Lyon, spécialiste des questions italiennes, Jean-Dominique Durand a publié un livre d'entretiens avec Andrea Riccardi, *Sant'Egidio, Rome et le monde*, Beauchesne, Paris, 1996.

(3) Lire « Travaux pratiques congolais », *Le Monde diplomatique*, septembre 2000.

(4) Voir Mario Giro, « Une grammaire de la réconciliation », *Le Courrier de l'Unesco*, Paris, janvier 2000.

(5) Lire Andrés Pérez, « Guerre et diamants en Sierra Leone », *Le Monde diplomatique*, juin 2000.

(6) Lire *Le Monde diplomatique*, mars 1995.

(7) Il a été nommé archevêque de Bologne par le pape François en octobre 2015.